

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 367-369

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Revue du Mois

En Suisse, et surtout dans les cantons romands nous avons été un instant sollicités par la grève, dite grève générale, qui éclata à Genève il y a quelques jours et qui fut occasionnée, on se le rappelle, par le conflit des employés de tramways avec leurs patrons. La presse s'en est naturellement émue : les Chambres fédérales en ont été nanties, et quelques gens paisibles ont même rêvé de barricades et de révolutions. Heureusement qu'on a fini par s'entendre et que les syndicats ont été les premiers à recommander le calme et la reprise du travail. Si la troupe a dû intervenir, elle l'a fait avec la conscience d'accomplir une tâche délicate et ce n'est pas elle qui a fait les quelques victimes de ce mouvement ouvrier.

En France, hélas ! la grève des bassins houilliers, n'a pas eu des allures aussi pacifiques : à Terrenoire, aux environs de St-Etienne, la maréchaussée a eu à se défendre contre les grévistes, et un malheureux coup de revolver, tiré, dit-on, mal à propos, a entraîné la mort instantanée d'un innocent spectateur. C'était plus qu'il n'en fallait pour aggraver la situation et à l'heure où nous écrivons, rien ne fait prévoir la reprise générale du travail. C'est horrible : nous approchons de l'hiver, l'automne est mauvais, on peut s'attendre à tout, et, l'absinthe aidant, les esprits auront de la peine à se calmer.

Le gouvernement français devrait se mettre hardiment à l'œuvre et chercher, par tous les moyens, à rétablir l'ordre dans les centres d'agitation ouvrière. Monsieur Loubet, dont les lèvres semblent distiller le miel et qui colporta encore tout récemment au banquet de Valence des messages de paix, aurait une belle mission à remplir auprès des membres de son conseil ; on lui a même fait remarquer, à l'inauguration du pont du Rhône, que nul mieux que lui ne pouvait jeter les ponts entre les différentes classes de la société ; le pauvre cher homme n'en a cure, et il assiste, sans broncher à toutes les hontes que M. Combes a résolu de faire avaler aux bons Français. Il signe tout ce qu'on veut lui faire signer : la destitution des officiers qui ont voulu remplir leurs devoirs de chrétiens, la fermeture des écoles libres, l'abrogation des libertés les plus chères aux catholiques, il signe tout ; et pourtant, on nous

a dit maintes fois, que cet homme n'était pas si mauvais que ses actes, et que quelquefois il se signait aussi le front. Que voulez-vous ? Il prétend, comme d'autres, qu'il n'a pas brigué la place qu'il occupe : mais puisqu'il y est, il y reste. Son premier ministre va même plus loin : incapable de faire des mots historiques il en cite de mémoire, et sourd à toutes les revendications, insensible à tous les cris de la justice violée et outragée, il crie avec un des plus illustres meneurs de 1889 : « Périssse ma mémoire, pourvu que Vive la République. »

C'est qu'il fait voter par sa majorité de nouveaux articles à la loi du 1^{er} Juillet 1901 qu'il trouve insuffisante, pour bâillonner, étrangler et étouffer les moines et les religieuses. Tout est bon contre ces pelés et ces galleux. Soixante quatre évêques de France, cardinaux en tête, ont envoyé une pétition aux Chambres pour leur demander justice et défendre, avec la Cause des religieux et de l'enseignement chrétien, les intérêts de la France elle-même : Combes et ses collègues ne font que ricaner et redoublent de fureur. Que leur importe à ces sectaires, d'avoir soulevé l'indignation des honnêtes gens ! Des évêques, peuh ! qu'est ce que ça ? L'état laïque, l'état neutre, l'état athée, — cet état prôné par Sébastien Faure à Genève et à Lausanne — ne sait plus qu'en faire. Les évêques ont fait la France, comme les abeilles font leur ruche — dirait-on autrefois, et avec raison, allons donc ! répondent les « maçons » du XX^e siècle ; c'est à dormir debout ! Il n'en faut plus. L'Eglise a son temps. » Et nous assistons, grâce à celà, à un drame de plus émouvants : à un nouveau duel entre l'esprit chrétien et l'éternel mécontent, entre le Christ et Satan. Dans ce duel, la victoire ne fait pas de doute, mais si l'Eglise a des promesses d'immortalité, il n'en est pas de même des peuples et la mort achève trop souvent ceux qui se sont laissés dominer par le sommeil.

La France n'en est pas encore là. Dieu merci ! et malgré tout, nous espérons qu'elle brisera les chaînes que nous lui voyons forger journellement par une majorité impie. Le comte de Mun disait qu'il n'y a pas de majorité contre le droit : c'est une belle et forte parole que nous gardons et que nous méditons : elle est vraie partout. Quant à la mémoire de M. Combes qui est à la tête de cette guerre de religion, comme le faisait remarquer ces jours-ci un journaliste de Lausanne, l'histoire la gardera, mais pour la juger. Et elle jugera tous ceux qui vilement, bassement, se seront mis

du côté des persécuteurs : leur majorité peut durer, elle a la force : mais l'heure de Dieu sonne toujours. Elle surprend souvent le blasphémateur au milieu de son sommeil : il veut alors se lever, conjurer l'asphyxie qui le gagne : c'est inutile, il est retenu par une force qu'il n'a jamais voulu reconnaître et il meurt, comme il a vécu, n'ayant d'autres témoins que les crimes qu'il a commis et les grâces ou les talents dont il a abusé. Il se peut — cela se voit encore — qu'autour des restes d'un de ces ennemis de l'Eternelle Beauté et de l'Eternelle Vérité — on accumule des fleurs et on brûle de l'encens ; mais tous ces parfums n'agissent plus sur les cadavres — et quand l'histoire fera son œuvre de juge impartial, elle rendra à Dieu ce qui est à Dieu — et aux persécuteurs ce qui leur revient.

Emile Zola, un des plus grands défenseurs d'Alfred Dreyfus, est mort à Paris, en revenant de la campagne. Il a été trouvé inanimé au milieu de sa chambre à coucher. Ses amis lui ont fait des funérailles civiles : il n'entrera donc pas à l'Académie.

Les généraux boers qui ont si longtemps fait parler de leur prouesse et de leur héroïsme ont commencé, à travers l'Europe, un voyage de conférences. Paris les a reçus à bras ouverts ; Berlin les a acclamés. Mais, partout, la foule a respecté la volonté de ces nobles vaincus et a borné ses manifestations à des cris qui ne peuvent éveiller aucune susceptibilité anglaise. Quant aux hommes politiques..., ils se cachent. On dirait qu'ils ont horreur des spectres et des revenants ; De Wet, Delarey, Botha, Krüger, toutes ces grandes ombres d'un peuple encore plus grand, leur font peur. Ils ne voudraient pas, pour tout au monde, serrer les mains de ces braves : il y a du sang après et de la poudre. Et pourtant avouez que c'eut été bien beau de voir Guillaume II presser sur son cœur le vieux lion blessé de Johannesburg : et si Loubet était revenu de Rambouillet pour saisir dans ses bras l'insaisissable Dewet, l'Europe eut crié bravo et les moines eux-mêmes eussent pensé au retour de la pitié et de la justice ! Hélas ! Nous sommes trop vieux ou trop jeunes pour voir de ces gestes là. Tant pis !

L. W.